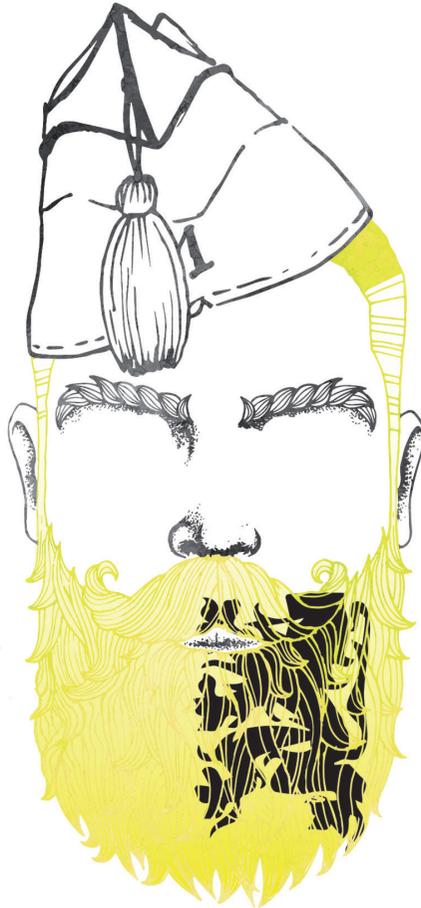
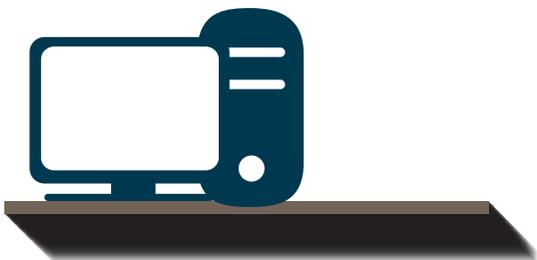


14-18

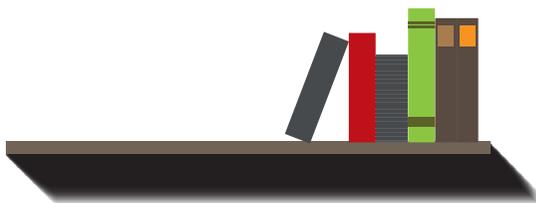
Berceau du nationalisme flamand ?





INFOS

- Toutes nos publications sont disponibles gratuitement :
- En **téléchargement**, depuis l'adresse internet de notre ASBL :
www.cpcp.be/etudes-et-prospectives
 - En **version papier**, vous pouvez les consulter dans notre Centre d'Archives et de Documentation situé :
Rue des Deux Églises, 45 - 1000 Bruxelles
T : 02/238 01 69 - M : archives@cpcp.be

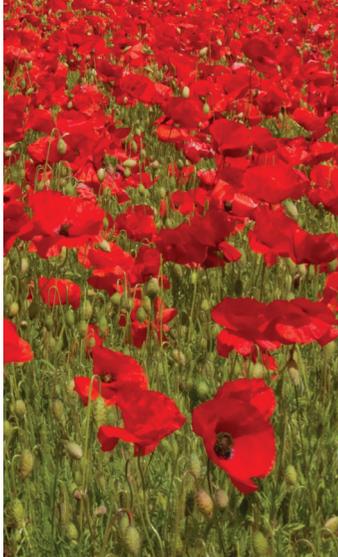


INTRODUCTION

Centième anniversaire oblige, la Première Guerre mondiale, souvent éclipsée par la Seconde, retrouve le devant de la scène. Expositions, documentaires et événements en tout genre ont donc refait surface, et devraient continuer à fleurir dans les années à venir.

Quel regard porte-t-on aujourd'hui

sur cette boucherie qui a coûté la vie à au moins dix millions d'hommes ? À l'heure de la construction européenne, le discours patriotique qui, au sortir de la guerre, exaltait le sacrifice des soldats « morts pour la patrie » a généralement fait place à une rhétorique mettant l'accent sur l'absurdité de ce conflit entre « voisins ». Qu'en est-il dans notre pays ? Un constat saute aux yeux : les moyens mis en œuvre et les angles d'attaque varient considérablement entre les différents niveaux de pouvoir. La Flandre n'a pas lésiné sur les moyens et se concentre exclusivement sur les « Flanders Fields », théâtres d'affrontements sanglants entre les belligérants. Côté wallon, il ne semble pas être question de mettre en avant un point de vue régional particulier. Ici, comme au niveau fédéral, l'accent est mis sur l'importance des événements de 14-18 dans l'évolution globale de notre société, avec l'appui des historiens spécialistes en la matière.



Difficile de ne voir derrière ces orientations divergentes que le fruit innocent d'un manque de coordination entre les différentes entités. La mise en évidence de tel ou tel aspect du conflit reflète un choix politique. Une fois de plus, le communautaire ne semble pas bien loin. Aux yeux du mouvement flamand, la Première Guerre mondiale est en effet perçue comme un moment d'affirmation de la conscience flamande face à l'oppression de l'État belge, francophone. Qu'en est-il de la réalité historique ? Cette conception permet-elle d'expliquer le tour pris par les commémorations flamandes de la Première Guerre mondiale ? Deux questions auxquelles nous tenterons de répondre.

À cette fin nous aborderons une par une les idées reçues qui sont associées à l'expérience belge de la Grande Guerre, en gardant à l'esprit que les faits historiques nous apparaissent toujours à travers le regard de personnes qui les relatent. En ce sens, l'analyse historique fait souvent naître plus de questions

complexes que de réponses catégoriques. Nous tenterons ensuite de percevoir en quoi ces souvenirs, précis ou romancés, tiennent une place de choix dans la mémoire du mouvement flamand. De sorte que, cent ans après, le sujet semble encore teinté d'accents politiques...

I. 80 % DE FLAMANDS DANS L'ARMÉE ?

Première pomme de discorde qui colle à l'histoire de la Grande Guerre, la représentation des deux principales communautés linguistiques dans l'armée. Apparu au cours de la guerre, sur la base des impressions de certains soldats et d'estimations aux origines méconnues¹, le chiffre symbolique de 80 % de Flamands dans l'armée du front a longtemps constitué un élément central dans l'argumentaire du mouvement flamand. En effet, les Flamands représentaient environ 55 % de la population belge de l'époque. Selon cette estimation, leur surreprésentation dans l'armée sautait donc aux yeux. Conclusion évidente, la Flandre avait versé davantage son sang pour un État dominé par les francophones, grief qui servit par la suite de justification aux revendications linguistiques et autonomistes du mouvement flamand.

Depuis lors, ce fameux 80 % a fait l'objet d'une véritable guerre des chiffres entre les historiens.² Il n'est pas question d'une simple querelle scientifique mais bien d'un débat aux conséquences symboliques et politiques évidentes. Confirmer ce nombre revient à consolider la lecture flamingante de la Grande Guerre tandis que le revoir à la baisse signifie déconstruire l'image d'un État francophone envoyant ses citoyens flamands à la mort. Raison pour laquelle, malgré la rigueur des exposés des uns et des autres, il est difficile d'exclure la présence d'accents idéologiques dans les positions des différents acteurs du débat.

“ *Confirmer ce nombre revient à consolider la lecture flamingante de la Grande Guerre tandis que le revoir à la baisse signifie déconstruire l'image d'un État francophone envoyant ses citoyens flamands à la mort.* ”

¹ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles : Presses universitaires européennes, 2004, p. 186.

² Voir notamment à ce sujet D. VANACKER, « De mythe van de 80 % », *Joris van Severen Jaarboek*, 7, 2003, p. 65-108, consulté le 15 février 2015 ; H. KEYMEULEN et L. DE VOS, « Ben definitieve afrekening met de 80 % mythe ? Het Belgische leger (1914-1918) en de sociale en numerieke taalverhoudingen onder de gesneuvelden van lagere rang », *Revue belge d'histoire militaire*, 1988, p. 598-612.

Toute la difficulté vient du fait qu'il n'existe pas de chiffres officiels sur « l'appartenance » linguistique des soldats de 14-18, dans un pays où la frontière linguistique n'avait pas encore été tracée. La question est d'autant plus complexe que les statistiques avancées ne portent pas toujours sur les mêmes réalités. Représentation flamande dans les effectifs globaux de l'armée, dans l'armée du front, dans l'infanterie, dans les victimes, au début ou à la fin de la guerre ? Difficile d'y voir clair. Le nombre de « 80 % » est apparu dès les dernières années de la guerre, sur la base d'estimations réalisées par des soldats du front. Bien que son origine ne soit pas des plus scientifiques, il a toutefois été repris par la presse et par certaines autorités belges de l'époque, ce qui explique sans doute sa postérité. Il a d'ailleurs fallu attendre les années 1970 pour qu'il soit remis en cause. Depuis lors, la question est restée sensible et aucune étude n'a pu mettre un point final au débat, même si les partisans de la thèse des « 80% » semblent aujourd'hui se faire plus rares.³

“ *L'idée que la Flandre a payé un tribut proportionnellement élevé n'est donc pas déconnectée de tout fondement historique.* ”

Au-delà de toutes ces mises en garde, que peut-on donc en dire ? Même si cette proportion reste contestée, il semblerait que les soldats flamands⁴ aient représenté environ 65 % de l'armée belge sur l'ensemble de la durée du conflit.⁵ Si on est en deçà des 80 % d'origine, il n'en reste pas moins que la surreprésentation des Flamands dans l'armée fut une réalité. Et ce d'autant plus qu'il s'agit d'un pourcentage global.

Or, la proportion de soldats flamands était en effet encore plus importante dans l'infanterie (autour des 70 %), corps d'armée le plus exposé⁶. *A contrario*, les Francophones étaient relativement mieux représentés dans l'artillerie ainsi que parmi les cadres de l'armée. L'idée que la Flandre a payé un tribut proportionnellement élevé n'est donc pas déconnectée de tout fondement historique, même si cet écart est vraisemblablement moins important qu'estimé au départ.

³ Mis à part Daniel Vanacker, cité plus haut.

⁴ Entendons par là les soldats en provenance d'une commune dont la majorité des habitants parlaient le flamand.

⁵ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, op. cit., p. 186.

⁶ M. DUMOULIN, *L'entrée dans le XX^e siècle*, Bruxelles : Le Cri, « Nouvelle Histoire de Belgique », p. 140.

Les causes de ce déséquilibre ? La principale d'entre elles tiendrait aux circonstances de la guerre. Face à la rapidité de l'avancée allemande, la plus grande partie du territoire belge, à commencer par les provinces francophones, s'est bien vite retrouvée en zone occupée. Dès novembre 1914, l'armée belge, sauvée par l'inondation de la plaine de l'Yser, ne contrôlait plus que la rive gauche de ce minuscule fleuve. En conséquence, les renforts qui viendront grossir les rangs belges au cours de la guerre seront constitués de Belges ayant pu fuir l'invasion allemande, d'habitants de l'étroite zone non occupée ou de travailleurs belges venus de France. Dans tous les cas, il s'agissait majoritairement de soldats flamands. En effet, les ouvriers belges travaillant dans le nord de la France étaient le plus souvent originaires de Flandre, région où l'emploi était alors insuffisant.

La sous-représentation francophone dans l'armée était également liée à des facteurs socio-économiques. La Wallonie, plus développée sur le plan industriel, disposait d'une main-d'œuvre généralement plus qualifiée. Les Wallons en exil furent dès lors davantage mobilisés dans l'industrie de guerre alliée.⁷ En outre, le « très bas niveau de scolarisation de nombreux soldats flamands leur interdisait l'accès à l'artillerie et aux services des lignes arrières »⁸, de telle sorte que ces derniers se sont vus le plus souvent cantonnés à l'infanterie où les conditions étaient plus rudes et les pertes plus élevées.

Il nous faut enfin évoquer l'aspect linguistique dans une Belgique où le français dominait encore nettement. Et plus particulièrement dans l'armée, notamment à la traîne dans la reconnaissance du néerlandais. Daniel Vanacker n'hésite pas à parler de la « mentalité anti-flamande »⁹ de l'armée belge, tandis que d'autres dénoncent son « unilinguisme borné »¹⁰. Le français restait la langue de commandement et, donc celle des officiers. Pour un flamand ignorant le français, les possibilités de gravir les échelons de la hiérarchie étaient inexistantes. D'où l'expression maintes fois reprise selon laquelle on pouvait

” *Devenir général sans parler le flamand mais pas même caporal sans parler le français.* ”

⁷ D. VANACKER, *op. cit.*, p. 107.

⁸ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 187.

⁹ D. VANACKER, *op. cit.*, p. 107.

¹⁰ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 186.

« devenir général sans parler le flamand mais pas même caporal sans parler le français »¹¹. Le caractère francophone de l'armée explique donc lui aussi la surreprésentation flamande dans l'infanterie.

II. MORTS PAR INCOMPRÉHENSION ?

Cette suprématie du français dans l'armée belge de 14-18 a longtemps soutenu l'existence d'une autre idée tenace dans l'esprit des nationalistes flamands. Incapables de comprendre les ordres de leurs officiers francophones, des soldats flamands seraient morts sur des malentendus. Autrement dit, ils auraient directement payé de leur vie leur incompréhension du français. Quelles que soient leur sensibilité à la cause flamande, les historiens sont cette fois unanimes, cette idée reçue est un mythe qui ne résiste pas à l'examen des faits !

« *Instruits dans des camps d'entraînements où le français était de mise, les soldats flamands étaient suffisamment familiarisés avec la langue...* »

”

Sophie De Schaepdrijver, auteure d'un ouvrage de référence sur la Belgique et la Première Guerre mondiale, avance plusieurs arguments. Instruits dans des camps d'entraînements où le français était de mise, les soldats flamands étaient suffisamment familiarisés avec la langue pour comprendre les ordres les plus importants.

Par ailleurs, si la langue officielle de l'armée restait bien le français, cela n'empêchait pas certains officiers de traduire les ordres, ou du moins certains mots, dans le dialecte de leurs hommes afin de s'assurer de leur compréhension. À côté de l'unilinguisme officiel, existait ainsi un « bilinguisme des troufions », à la fois fonctionnel et condescendant.¹²

Il convient d'ailleurs de relativiser les positions respectives des soldats wallons et flamands face à leurs supérieurs. La langue courante de la majorité des soldats wallons n'était pas le français des généraux mais précisément les

¹¹ S. DE SCHAEPDRIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, op. cit., p. 187.

¹² *Ibid.*

différentes formes régionales du wallon. Cette réalité est souvent oubliée dans une Belgique contemporaine où le wallon tend à disparaître. Certes, les Wallons avaient, de longue date, pris l'habitude d'être administrés en français mais ne le parlaient pas pour autant au quotidien. Par ailleurs, à une époque où l'unification linguistique de la Flandre était loin d'être réalisée, « le néerlandais standard était pour le soldat flamand une langue tout aussi étrangère »¹³ que le français. Derrière l'unilinguisme de l'armée se cachait en réalité une fracture sociale se traduisant par le mépris de la hiérarchie militaire belge pour les « trouffions », qu'ils soient flamands ou wallons.

III. LA CONSCIENCE FLAMANDE, NÉE DANS LES TRANCHÉES ?

À défaut d'avoir envoyé des soldats à la mort pour des raisons purement linguistiques, les vexations que nous venons de décrire ont mené à l'apparition d'un mouvement de contestation sur le front de l'Yser, le « Frontbeweging » (Mouvement du front). Il tient encore et toujours une place fondamentale dans l'imaginaire des nationalistes flamands. Fruit d'une réaction à la fois sociale et culturelle aux vexations subies par les soldats flamands, le mouvement prit tout d'abord la forme d'associations diverses et d'éditions de journaux. Mais face à la surdité des cadres de l'armée, il se serait rapidement radicalisé et structuré. Ses revendications ? Plus d'autonomie et de reconnaissance pour les Flamands et leur langue. La répression menée par un gouvernement belge peu soucieux des intérêts flamands n'aurait fait que grossir les rangs du « Frontbeweging », au point d'en faire une véritable force révolutionnaire. Durant la guerre, ses membres seraient toutefois restés fidèles à la Patrie et au roi Albert I^{er}, dépeint comme plus compréhensif envers la cause flamande. Ce n'est qu'après la victoire et le reniement des promesses faites aux Flamands que le désormais « Frontpartij » aurait pris une posture plus radicale, nationaliste et hostile à l'État belge¹⁴. C'est du moins la version traditionnellement défendue par les nationalistes flamands.

¹³ S. DE SCHAEFDRIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, op. cit., p. 187.

¹⁴ Sur le « mythe » frontiste, voir la description donnée par Bruno DEWEVER dans son ouvrage *Greep naar de macht. Vlaams-nationalisme en Nieuwe Orde. Het VNV 1933-1945*, Tiel : Lan-
noo, 1994, p. 26-31.

L'existence d'une agitation flamingante sur le front de l'Yser n'est pas une invention. Nous l'avons vu, les raisons de protester – mépris pour les dialectes et les sans grades, maigres chances de promotions en cas de méconnaissance du français – ne manquaient pas. Sans oublier l'incompétence d'une grande partie des officiers et sous-officiers, promus dans l'urgence.¹⁵ D'où la naissance d'un mouvement de contestation mené par de jeunes intellectuels flamands confrontés à l'ignorance et à l'intransigeance de certains de leurs supérieurs. Le mouvement « frontiste » se nourrissait également des excès de la presse patriotique « fransquillonne » et de son agressivité envers les collaborateurs en pays occupé. Une partie de la Flandre catholique craignait par ailleurs la déliquescence morale de l'armée et l'abandon des valeurs chrétiennes traditionnelles, symbolisé par la France républicaine. Lutter contre la domination du français, c'était donc aussi assurer la survie de « l'âme flamande »¹⁶.

L'ensemble de ces craintes se sont ainsi rencontrées dans un mouvement à la fois culturel, social et moral où aspirations flamandes et catholiques se trouvèrent réunies. Une alliance objective scellée pour la postérité dans le credo « Alles voor Vlaanderen, Vlaanderen voor Kristus » (AVV-VVK) qui commença à fleurir sur les tombes des soldats flamands tombés au combat.

“ **Lutter contre la domination du français, c'était donc aussi assurer la survie de « l'âme flamande ».** ”

La légende et la réalité du « Frontbeweging » divergent cependant sur plusieurs points. En premier lieu, l'importance du mouvement.

Les historiens semblent s'accorder sur le fait que les « Frontistes » n'étaient guère plus de 5.000 au total et que leur influence était très variable d'une unité à l'autre¹⁷. Autrement dit, pas de quoi constituer une menace révolutionnaire au sein d'une armée qui comptait plus de 200.000 hommes à la fin du conflit.¹⁸ Le « Frontbeweging » perdit d'ailleurs rapidement de sa cohésion après la guerre, si bien que l'idée selon laquelle cette aventure avait réellement permis d'élargir la base du mouvement flamand au-delà des cercles intellectuels est souvent remise en question.¹⁹ Le « Frontbeweging » serait resté un

¹⁵ M. DUMOULIN, *op. cit.*, p. 138-140.

¹⁶ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 192.

¹⁷ M. DUMOULIN, *op. cit.*, p. 140.

¹⁸ *Ibid.*, p. 137.

¹⁹ B. DE WEVER, *op. cit.*, p. 26-31.

mouvement d'initiés dont les causes profondes, véritable prise de conscience flamande ou grogne militaire comparable à celles des armées alliées, restent discutées. Cette prise de conscience ne serait pas représentative de l'expérience de guerre de l'écrasante majorité des soldats, plutôt caractérisée par une « loyauté grognonne » à la Patrie et l'instinct de survie²⁰.

Par ailleurs, il semble que les « Frontistes », ou du moins une partie de leurs leaders, n'aient pas nécessairement attendu la fin de la guerre pour adopter une position « anti-belge ». Dès les débuts de l'année 1918, les figures de proue du mouvement se seraient ralliées à l'idée selon laquelle Belgique et aspirations flamandes n'étaient plus compatibles. L'envoi de certains leaders du « Frontbeweging » en territoire occupé afin de nouer des contacts avec des flamingants « de l'intérieur » a d'ailleurs fait couler beaucoup d'encre de l'autre côté de la frontière linguistique.²¹

Enfin, c'est l'image idéalisée du Roi Albert I^{er}, sensible aux revendications flamandes malgré la sourde oreille de ses ministres, qui est parfois contestée. L'historien Lode Wils n'hésite pas à dépeindre le roi comme « anti-flamingant » et opposé par principe à l'octroi de trop larges concessions au mouvement flamand²², bien que sa lucidité face à la réalité des revendications flamandes ait pu contraster avec l'aveuglement de certains de ses ministres.

²⁰ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 207.

²¹ B. DE WEVER, *op. cit.*, p. 26-31.

²² Evoqué dans B. DE WEVER, *op. cit.*, p. 29.

IV. LA CONTESTATION AU FRONT ET LA POSTÉRITÉ

1. Euphorie patriotique et radicalisation

À première vue, la victoire des puissances de la Triple-Entente (France, Royaume-Uni et Russie) n'était pas de nature à favoriser la prise en compte des revendications flamandes. Le retrait des troupes allemandes fut accompagné d'une vague patriotique qui semblait bien devoir ensevelir les aspirations du mouvement flamand sous la liesse populaire²³. D'autant plus que la collaboration d'une partie, aussi infime soit-elle, des flamingants avec les autorités d'occupation avait jeté le discrédit sur l'ensemble du mouvement²⁴, aux yeux de certains patriotes zélés à tout le moins.

En effet, l'occupant allemand n'avait pas hésité à mener une « Flamenpolitik » qui s'était traduite par la flamandisation de l'Université de Gand, jusque-là francophone, et la séparation administrative du pays entre Flandre et Wallonie²⁵. En se posant en défenseur d'un peuple flamand, « frère germain » opprimé par l'État belge, l'Allemagne entendait initialement faire contrepoids à la propagande alliée dénonçant le viol de la neutralité belge. L'issue de la guerre devenant de plus en plus incertaine pour l'Empire allemand, le fait d'accéder aux revendications flamingantes les plus radicales apparaissait comme un moyen de semer la discorde dans la Belgique d'après-guerre. À court terme, force est de constater que cette politique fut un échec. Seule une poignée de radicaux, auxquels l'histoire a donné le nom « d'activistes », a accepté la main tendue par l'occupant, s'attirant ainsi les foudres de la majorité de la population belge, wallonne ou flamande. La conséquence première de la « Flamenpolitik » fut donc de discréditer la frange la plus radicale du mouvement flamand.

²³ Sur le climat qui suivit l'armistice du 11 novembre 1918, voir S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 287-289.

²⁴ E. GERARD, *La Démocratie rêvée, bridée et bafouée*, Bruxelles : Le Cri, « Nouvelle Histoire de Belgique », 2010, p. 40.

²⁵ Voir notamment à ce sujet B. DE WEVER, *op. cit.*, p. 21-25 ; S. DE SCHAEPRUIJVER, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, 7, 2000, http://www.journalbelgianhistory.be/fr/system/files/article_pdf/cht7_01_DeSchaep.pdf.

Mais on peut également se demander si cette euphorie patriotique ne fut pas la source d'un regain d'intensité des revendications flamandes une fois le soufflé retombé. Baigné dans cette atmosphère de triomphalisme où flamingantisme et collaboration passaient pour des synonymes, soucieux d'éviter un démantèlement du pays et davantage préoccupé par le vent révolutionnaire qui soufflait alors sur l'Europe, le gouvernement d'immédiat après-guerre n'a fait que peu de cas des aspirations linguistiques et administratives flamandes.²⁶ Les espoirs placés dans la sensibilité supposée du Roi aux griefs formulés au Nord du pays furent rapidement déçus. Simultanément, l'hostilité patriotique à l'égard des flamingants ne fit que renforcer l'amertume et le rapprochement des plus radicaux, « activistes » et « frontistes ». Déçus et stigmatisés, ces derniers ne tardèrent pas à en arriver à cette conclusion : l'émancipation flamande au sein de l'État belge était impossible.²⁷

Certes, la majorité des flamingants de l'époque n'en arrivait pas à des conclusions aussi tranchées. Il semblerait d'ailleurs que la radicalisation des leaders du mouvement « frontiste » au sortir de la guerre ait coïncidé avec le rétrécissement de sa base militante. En d'autres mots, à l'heure où le « Frontpartij », qui se présentait comme le successeur du mouvement né dans les tranchées, tentait d'investir le terrain politique avec un programme ouvertement fédéraliste, il semblait avoir perdu le soutien d'une partie importante de ses troupes.

“ *Le gouvernement d'immédiat après-guerre n'a fait que peu de cas des aspirations linguistiques et administratives flamandes.* ”

²⁶ E. GERARD, *op. cit.*, p. 40.

²⁷ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 299-300.

2. Un mythe fondateur ?

La déception d'une grande partie du mouvement flamand face à l'attitude des gouvernements d'après-guerre était cependant réelle. Dans ce contexte, l'expérience des tranchées fut réinterprétée à la lumière des frustrations des années qui suivirent. Comme le dit l'historienne Laurence Van Ypersele, dès le milieu des années 1920, « toute l'expérience de la guerre va être relue avec des regards différents »²⁸. Et l'aventure « frontiste » va ainsi trouver, *a posteriori*, un écho bien plus large qu'à son origine. D'autant plus que, face à la méfiance des autorités belges envers les symboles flamands et au patriotisme exacerbé qui entourait les commémorations officielles, les flamingants radicaux mirent en place leurs propres commémorations.²⁹ Ainsi naquirent le pèlerinage et la tour de l'Yser rendant hommage aux victimes flamandes

de la Première Guerre mondiale. Son ampleur, relativement restreinte au départ, se développa rapidement à mesure que les revendications flamandes revinrent à l'agenda politique.³⁰ Le rendez-vous annuel de l'Yser au pied de la tour marquée des initiales « AVV-VVK » a indéniablement permis d'ancrer la lecture « frontiste » dans l'imaginaire collectif flamand.

Cet imaginaire collectif s'est également construit autour de la référence au catholicisme propre au « Frontbeweging ». Le discrédit qui frappa le flamingantisme au sortir de la guerre va s'accompagner d'un désengagement des socialistes et des libéraux du mouvement flamand, qui deviendra essentiellement catholique³¹. L'engagement religieux contre la déliquescence morale de l'armée prit alors tout son sens.

“ *Le rendez-vous annuel de l'Yser a indéniablement permis d'ancrer la lecture « frontiste » dans l'imaginaire collectif flamand.* ”

²⁸ L. VAN YPERSELE, Entretien, Bruxelles : RTBF, 30 janvier 2014, « Matin Première », http://www.rtbf.be/info/emissions/article_laurence-van-ypersele-est-l-invitee-du-7-9?id=8188945/, consulté le 15 mars 2015.

²⁹ S. DE SCHAEPRUIJVER, *La Belgique et la Première Guerre mondiale...*, op. cit., p. 301-302.

³⁰ E. GERARD, op. cit., p. 145-146.

³¹ *Ibid.*, p. 42-43.

Par ailleurs, les discriminations linguistiques au sein de l'armée et le tribut plus lourd payé par la Flandre lors du conflit permirent de démontrer l'hostilité de l'État belge envers l'émancipation flamande. Autrement dit, les événements du front en 14-18 ont servi de justification à l'idée selon laquelle les projets belge et flamand n'étaient pas compatibles, quand bien même cette idée n'était pas partagée par la majorité des soldats flamands dans les tranchées.

C'est en ce sens que le « Frontbeweging » est décrit comme un « mythe fondateur » du nationalisme flamand³². Non un mythe en tant que récit imaginaire.³³ La contestation flamande dans les tranchées fut une réalité, même si son ampleur doit être relativisée. Les griefs flamands à l'adresse des autorités belges étaient en partie fondés, même si certains méritent d'être nuancés. Si l'historiographie flamingante leur a donné une ampleur exagérée, ces faits ne peuvent donc être considérés comme de pures inventions. Le caractère mythique du « Frontbeweging » tient surtout au rôle explicatif, fondateur, qu'il occupe vis-à-vis du nationalisme flamand d'hier et d'aujourd'hui. En regardant dans le rétroviseur nationaliste, le mouvement du front apparaît comme « la naissance d'une Flandre idéaliste qui se détache de l'État belge anti-flamand »³⁴.

“ *La contestation flamande dans les tranchées fut une réalité, même si son ampleur doit être relativisée.* ”

³² B. DE WEVER, *op. cit.*, p. 30.

³³ Voir la réaction de Daniel VANACKER à l'utilisation du terme « mythe », P. DEJAEGHER, « Interview. Daniel Vanacker over Vlaams-nationalisme als oorlogskind », *De Standaard*, 10 novembre 2000, http://www.standaard.be/cnt/dstl0112000_021/, consulté le 12 février 2015.

³⁴ B. DE WEVER, *op. cit.*, p. 31.

V. LE MALAISE PERSISTE

Mouvement de masse ou cercle d'intellectuels ? Manifestation d'une conscience flamande ou contestation de circonstances comparables à celles connues dans les autres armées ? Autant de questions auxquelles les historiens ne semblent pas avoir donné de réponses définitives. Le sujet a acquis une telle dimension symbolique que mêmes ces derniers ne semblent pas toujours à l'abri des accents communautaires qui entourent l'expérience flamande de la guerre 14-18. Une chose semble toutefois certaine, l'importance prise par ce mouvement de contestation dans la mémoire collective flamande dépasse de loin son ampleur sur le front de l'Yser. À ce titre, le « Frontbeweging » comme mythe fondateur du nationalisme flamand conserve une actualité particulière, à l'heure où la Belgique semble plus que jamais à la croisée des chemins.

Cette conception de la Grande Guerre est-elle à l'œuvre dans les commémorations actuelles, orchestrées notamment par le ministre du Tourisme du Gouvernement flamand, le très nationaliste Geert Bourgeois³⁵ ? Si le dispositif commémoratif flamand se concentre exclusivement sur la réalité du front, force est toutefois de constater que la contestation qui s'y est développée n'est pas directement mise en avant. Silence donc sur le Frontbeweging et les revendications flamandes nées dans les tranchées. Mais silence également sur l'État belge ! Les références aux souffrances de l'occupation sont ainsi savamment éludées car elles risqueraient de donner un sens « belge » au conflit. Il est pourtant une réalité sur laquelle les historiens du nord comme du sud semblent s'accorder : « les soldats belges ne se battaient pas en premier lieu pour la paix, mais pour défendre leur patrie. Ils sont souvent tombés par patriotisme belge »³⁶. Trop dérangent ? Toujours est-il que les historiens n'ont tout simplement pas été convoqués. Certes, cette réticence à évoquer le caractère « belge » de la Première Guerre mondiale est avant tout perçue comme une volonté de mettre la Flandre en avant sur la scène internationale. Il est cependant permis de se demander si un certain ressentiment à l'égard de l'État belge, que les nationalistes flamands font précisément remonter à cette époque, n'a pas pesé dans la balance.

³⁵ Lequel est devenu Ministre-Président du gouvernement flamand en 2014.

³⁶ P. HAVAUX, « 14-18 : les non-dits du centenaire », *Le Vif*, 44, 1^{er} novembre 2013, p. 50-53.

De son côté, l'État fédéral ne semble pas non plus à l'abri de tout soupçon. Même si elle fut pilotée par un comité d'experts bilingue, l'exposition qui se tient au Musée de l'Armée à Bruxelles se garde bien d'évoquer la contestation flamande dans les tranchées. Une omission volontaire ? Difficile de déterminer avec certitudes les intentions qui ont donné lieu à ces menus « oublis ». Il en ressort néanmoins l'impression que les divisions d'aujourd'hui ne nous permettent pas encore de regarder les réalités d'hier avec une totale sérénité. Comme le fait remarquer Bruno De Wever, « ce genre de jubilés sert toujours des objectifs qui en disent plus long sur le présent que sur le passé »³⁷.

³⁷ P. HAVAUX, *op. cit.*, p. 52.

BIBLIOGRAPHIE

- DE SCHAEPDRIJVER S., « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, 7, 2000, http://www.journalbelgianhistory.be/fr/system/files/article_pdf/cht7_01_DeSchaep.pdf/
- DE SCHAEPDRIJVER S., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles : Presses universitaires européennes, 2004.
- DE WEVER B., *Griep naar de macht. Vlaams-nationalisme en Nieuwe Orde. Het VNV 1933-1945*, Tiel : Lannoo, 1994.
- DEJAEGHER P., « Interview. Daniel Vanacker over Vlaams-nationalisme als oorlogskind », *De Standaard*, 10 novembre 2000, http://www.standaard.be/cnt/dstl01l2000_02l/, consulté le 12 février 2015.
- DUMOULIN M., *L'entrée dans le XX^e siècle*, Bruxelles : Le Cri, « Nouvelle Histoire de Belgique », 2010.
- ERK J., « 'Alles voor Vlaanderen, Vlaanderen voor Kristus', le nationalisme flamand et la démocratie chrétienne », *Politique et Sociétés*, XXII, 1, 2003, p. 79-98, <https://www.erudit.org/revue/ps/2003/v22/n1/006578ar.html/>
- GERARD E., *La Démocratie rêvée, bridée et bafouée*, Bruxelles : Le Cri, « Nouvelle Histoire de Belgique », 2010.
- HAVAUX P., « 14-18 : les non-dits du centenaire », *Le Vif*, 44, 1^{er} novembre 2013, p. 50-53.
- KESTELOOT C., « Être ou vouloir être. Le cheminement difficile de l'identité wallonne », *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, 3, 1997, p. 181-201, http://www.journalbelgianhistory.be/fr/system/files/article_pdf/cht3_012_Kesteloot.pdf/
- LEFEVRE J., *Les enjeux politiques autour des commémorations de la Première Guerre mondiale*, Bruxelles : IEV, « État de la question », 2013, <http://www.iev.be/getattachment/89c2b124-5385-4458-bcac-7c8a-2dea1b4b/Les-enjeux-politiques-autour-des-commemorations-de.aspx/>

- SINARDET D., « Territorialité et identités linguistiques en Belgique », *Hermès*, *La Revue*, 51, 2008, p. 141-147, http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=HERM_051_0141/
- STROOBANTS J.-P., « La couleur très politique des commémorations belges », *Le Monde*, 13 mars 2014, http://abonnes.lemonde.fr/europe/article/2014/03/13/la-couleur-tres-politique-des-commemorations-belges_4380875_3214.html/, consulté le 15 mars 2014.
- VAN YPERSELE L., Interviewée par Bertrand Henne, *Matin Première (RTBF)*, Bruxelles, 30 janvier 2014, http://www.rtf.be/info/emissions/article_laurence-van-ypersele-est-l-in-vicee-du-7-9?id=8188945/, consulté le 15 mars 2015.
- VANACKER D., « De mythe van de 80 % », *Joris van Severen Jaarboek*, 7, 2003, p. 65-108, consulté le 15 février 2015.

Auteur : Jean-François Boulet

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcp.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation

Rue des Deux Églises 45 - 1000 Bruxelles

T : 02/238 01 27

info@cpcp.be

© CPCP asbl - 2015